Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 99

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249112

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 26 novembre 1899 | N° 99 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS, et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

NANSEN
à la recherche du Pôle Nord

(Suite).

Mais il était temps de songer au retour. En marchant vers le sud, les voyageurs trouvèrent la glace déjà amollie par la chaleur et la neige imprégnée d'eau de mer. Tout-à-coup ils se virent en face d'un bras de mer libre. Il leur fallut deux jours pour contourner le précipice et ce n'est qu'à demi-anéantis par une tempête effroyable qu'ils purent remettre le pied sur la glace solide, le 21 avril. Le 26 avril, ils étaient rentrés dans leur vaisseau.

Que faire maintenant ? Il était impossible à nos voyageurs de pénétrer plus loin vers le nord et ils n'avaient plus assez de vivres pour hiverner une troisième fois. Ils prirent donc le parti de s'acheminer vers l'Europe. Mais ils étaient à 7400 kilomètres de l'habitation humaine la plus rapprochée. Renonçant à l'espoir de pouvoir dégager le Tegethoff, ils l'abandonnèrent le 20 mai 1874. Munis de 4 traineaux, de 4 canots, et 700 kilogrammes de provisions, ils prirent la direction du sud. Retraite épouvantable et capable de glacer d'effroi les plus courageux. Au bout de quatre semaines, nos pauvres voyageurs n'avaient avancé que de 14 kilomètres, pas même une lieue par semaine, en traînant leurs canots et leurs traînaux. Arrivés sous le 78e degré de latitude, ils eurent la joie de trouver la glace brisée et de pouvoir lancer à l'eau leurs canots, puis à force de tirer, de pousser et de ramer, ils parvinrent à sortir des glaçons. Le 14 août ils se virent en pleine mer. La mer leur fut propice, car dès le 18 août, ils atteignaient la Nouvelle-Zemble où un vaisseau de pêche russe les recueillit pour les déposer à Vardö au nord de la Norvège.

La Terre de François-Joseph fut visitée de nouveau par les Hollandais en 1879, puis, l'année suivante, par l'anglais Leigh Smith qui parvint à traverser les glaçons, en bateau, jusqu'au nord de la Terre de François-Joseph. Au sud de cette terre, il trouva, dans un état de conservation parfaite, un mélèze de Sibérie qui avait été évidemment jeté à la mer par un des grands fleuves de ce pays et charrié jusqu'à cet endroit par quelque courant. Arrivé au nord de la Terre de François-Joseph, Smith constata que cette terre dépendait d'un grand archipel qui s'étend vera le nord jusqu'au-delà du 83e degré. Leigh visita aussi le Gillis Land, île située entre la Terre de François-Joseph et le Spitzberg, que le hollandais Gillis avait découverte en 1707 et qu'on ne connaissait plus que vaguement.

Leigh Smith retourna à la terre de François-Joseph l'année suivante, en 1881, mais cette fois son vaisseau fut écrasé par la glace et coula au bout de deux heures. Il eut le temps, heureusement, de sauver des canots, des vêtements, des lits et une provision de farine pour trois mois. Bientôt tous comprirent qu'ils seraient obligés de passer l'hiver au cap Flora, voisin du lieu de leur naufrage. Les vivres leur auraient fait défaut s'ils n'étaient pas parvenus à abattre 4 ou 5 ours par mois. Ni les morses (chevaux marins) ni les oiseaux polaires ne furent dédaignés non plus. L'hiver s'écoula et le 21 juin 1882 nos Anglais, au nombre de 25, quittèrent le cap Flora avec 4 canots et des vivres pour deux mois. Pendant six semaines, ils furent obligés de se frayer un chemin à travers les blocs de glace. Ils trouvèrent alors la mer libre, mais au même instant ils furent assaillis par une violente tempête. Ils ne s'en effrayèrent pas trop, car ils se savaient dans le voisinage de la Nouvelle-Zemble. En effet, 24 heures plus tard leurs canots étaient ancrés dans le détroit de Matotschkin. Le lendemain ils furent découverts et recueillis par le Hope qui avait été envoyé à leur secours.

Pendant que tous ces efforts se faisaient, au nord de l'Europe, pour arriver au pôle, d'autres recherches avaient lieu au nord de l'Amérique et au nord de l'Asie. Des recherches faites au nord de l'Amérique, je n'indiquerai que les suivantes. Hall fut le premier qui après avoir franchi le long bras de mer qui sépare le Groenland du Grant-Land, atteignit la mer polaire en 1871. Partis d'Angleterre le 29 mai 1875, Narès et Marckham s'avancèrent en bateau jusqu'au nord du Grant-Land où ils passèrent l'hiver, eurent une nuit de 142 jours et ne virent le soleil que le 1er mars 1876. De là Marckham, malgré les plus grandes difficultés, alla en traîneau jusqu'à 83° 20' 26" de latitude, c'est-à-dire jusqu'à 117 kilomètres de son vaisseau et à 700 kilomètres du pôle, tandis qu'au nord du Groenland le lieutenant Beaumont ne put arriver qu'à 82° 18'. Le 13 mai 1883, le lieutenant Lockwood faisant partie de l'expédition Greeley, atteignit 83° 24' 5", c'est-à-dire pénétra une lieue et demie plus avant que Marckham.

D'autres recherches se firent au nord de l'Asie. Parti de Göteborg le 4 juillet 1878, le capitaine suédois Nordenskiöld qui avait dirigé l'expédition suédoise au Spitzberg en 1872-73, doubla le cap Nord et se lançant dans la mer polaire et longeant les côtes de la Sibérie arriva le 28 septembre dans la baie de Koljutschin, près des îles de l'Ours, dans le voisinage du détroit de Behring. Arrêté là par les glaces jusqu'au 20 juillet pendant 294 jours, il reprit sa course et rentra dans sa patrie en passant par le Japon et par l'isthme de Suez.

Le 8 juillet 1879, la Jeannette équipée par l'américain Bennett et commandée par de Long, sortit du port de San-Francisco et traversa le détroit de Behring pour se diriger ensuite vers le pôle. Mais arrivée dans le voisinage de la terre de Wrangel elle fut saisie par les glaces, le 6 septembre, poussée vers le nord-ouest puis écrasée le 12 juin 1881 à 76° 15' de latitude et à 156° 20' de longitude orientale, c'est-à-dire au

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 20

L'anneau d'argent

C'est ainsi que la marquise avait péniblement passé la journée d'un dimanche radieux, où tout souriait dans la nature en fête ; une brise chaude et douce courbait les épis dans un bruissement soyeux ; une bonne et saine odeur de fleurs sauvages, de terre chauffée tout le jour par les rayons du soleil montait en invisible vapeur. Ce n'était pas le soir encore, mais cette heure calme, reposée, qui le précède.

Depuis plusieurs jours, Pierre n'avait point paru, chose extraordinaire, car jamais il ne laissait passer deux soirées sans accourir, ne fût-ce qu'un instant, respirer le même air que Victorine, et s'en aller ensuite, heureux d'avoir regardé son doux visage rose, entendu sa voix musicale et remporté dans son cœur l'image de celle qui le remplissait si entièrement.

La marquise avait ressenti de cette absence une espèce de soulagement et aussi une inquiétude un peu tendre. Il est tellement dans l'essence de la nature féminine de goûter une joie intime à se sentir très aimée, même quand elle dédaigne ou ne partage pas l'amour inspiré, que, malgré tout, l'adoration muette du jeune paysan manquait à sa vie isolée. Qui pouvait savoir ? Peut-être l'avait-elle découragé assez pour qu'il eût pris la brusque résolution de partir pour aller rejoindre les Vendéens insurgés !

Cette pensée la ramenait avec une tension nouvelle vers son mari, vers son enfant. Elle aspirait si violemment à la joie de les revoir, elle l'attendait, ce moment si désiré, avec une telle anxiété qu'elle ne pouvait rester en place, ni surtout se tenir renfermée dans l'étroite chaumière.

Inquiète, oppressée, presque découragée Mme de Lescure sortit au grand air, et alla s'asseoir sur un vieil arbre abattu, à l'orée du petit bois touchant à la maison. Là, elle s'abandonna à sa rêverie, adoucie, calmée bientôt par l'atmosphère de douceur et de paix qui l'enveloppait. Le silence des champs à peine troublé par le vol d'un insecte, le cri d'un oiseau, le bruissement des buissons traversés par quelque bête regagnant son gîte, toute cette tranquillité de la nature finit par la pénétrer, exerçant sur ses nerfs trop tendus sa bienfaisante influence.

nord de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie. La plupart des malheureux naufragés finirent par atteindre la côte de la Sibérie mais là tous, à part quatre, périrent de faim et de froid.

Quand Nansen parut, exposant le 14 novembre 1892 un nouveau plan de voyage en présence de la société de géographie de Londres, on avait sur les régions polaires, à peu près les connaissances suivantes :

On savait depuis longtemps qu'un courant maritime, venant du nord charrie de gros glaçons et les pousse vers le sud, le long de la côte orientale du Groenland. Le Spitzberg exploré depuis 270 ans, figurait sur les cartes avec toutes ses îles, leurs contours et leurs déchirures. Au nord du Spitzberg on avait sondé la mer et mesuré de grandes profondeurs. On avait constaté que l'un des bras du grand courant qui sort du golfe du Mexique se fait sentir jusque sur la côte occidentale du Spitzberg, tandis que du côté de l'est d'autres bras exercent sur la température une action bienfaisante jusque sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. On connaissait les côtes de la Sibérie et l'on savait que la mer s'y revêt d'une couche de glace relativement peu épaisse, tandis que la mer polaire située au nord de l'Amérique est beaucoup plus froide sous les mêmes latitudes. Collinson avait vu la glace éternelle s'avancer, du détroit de Behring à la baie de Franklin (125° de longitude occidentale), jusqu'à proximité des côtes de l'Alaska et du Canada. M. Clure avait longé les mêmes glaces en suivant la côte occidentale du Banks-Land. Mecham dépeint cette glace qu'il a vue sur la côte occidentale de la terre de St-Patrice et la dit grandiose et effrayante. Parry s'était heurté contre elle lorsqu'il avait voulu, de l'île Melville, se diriger vers l'occident, et l'avait vue descendre vers le sud-est, par le canal de Mac Clintock, jusqu'à la Terre du Roi Guillaume. Osborne et Hamilton avaient été arrêtés par cette glace qui empêcha aussi les vaisseaux de John Franklin d'atteindre les côtes de l'Amérique. Narès avait pénétré jusque dans la ceinture de glace qui, sur un espace de 500 kilomètres entoure les côtés du Grant-Land et du Groënland de blocs de 30 à 50 pieds d'épaisseur. Tout portait à croire que de ce côté là, il n'y a pas de terres vers le Nord et que le Groenland ne doit pas s'étendre bien loin vers le pôle. On n'ignorait pas non plus que la limite des glaces éternelles s'étend du détroit de Behring jusqu'au nord du Groënland. La découverte de la terre de François-Joseph avait fait connaître un archipel appartenant à la même période géologique que le Spitzberg. Au sud-est de Jean Mayen, ou bien au nord-est de l'Islande on avait trouvé que la mer a une profondeur de près de 4000 mètres ; plus au nord, entre le Spitzberg et le Groenland, on avait mesuré 5000 mètres et jusqu'à 2500 mètres au nord du Spitzberg. On pouvait conclure de là qu'au nord de la Terre de François-Joseph la mer est profonde encore. Cependant cette conclusion, peu de savants la tiraient. Enfin on admettait que la masse d'eau douce et relativement chaude jetée dans l'océan boréal par les grands fleuves de la Sibérie et les violentes tempêtes règnent dans ces parages forment un courent passant par le pôle ou du moins dans son voisinage. Les glaces que la mer poussait vers le sud, le long de la côte orientale du Groenland, étaient de formation ancienne et paraissaient être charriées depuis longtemps.

Telles étaient, en gros, les connaissances géographiques que l'on avait sur les contrées polaires au moment où Nansen parut avec un plan nouveau d'exploration.

Nansen, après avoir bien étudié toutes les découvertes polaires faites jusqu'alors, se dit qu'on arriverait au pôle par aucune des voies qu'on avait prises auparavant, c'est-à-dire en choisissant la côte septentrionale du Groenland, ou le Spitzberg, ou même la Terre de François-Joseph comme point de départ. Dans ces parages, se disait-il, un vaisseau est arrêté par les glaces, vers le 79e ou 80e degré et comme sur tous ces points la glace est poussée constamment vers le sud, des expéditions en traîneau seront nécessairement bien lentes et bien difficiles, raisons impossibles. On risque en effet de reculer autant qu'on avance, comme Parry l'avait constaté en 1827. Nansen crut qu'on résoudrait la difficulté en allant chercher au nord de l'Asie le courant polaire qui part du voisinage du détroit de Behring pour se diriger vers le pôle ou, du moins, pour s'en rapprocher sensiblement. Il eut l'idée de se faire porter par ce courant. Tout-à-coup, quand le professeur Mohn déclara que les débris de la Jeannette avaient pris probablement le même chemin pour venir échouer sur la côte orientale du Groenland, son plan se déroula nettement devant ses yeux. S'il est vrai, se dit-il, que les épaves de la Jeannette ont été jetées sur la côte du Groenland dans un espace de temps assez court, un vaisseau aura le même sort, à condition toutefois qu'il soit assez solide pour résister à la pression des glaces.

Et comment Nansen s'était-il assuré de l'existence, de la direction et de la force du courant polaire ?

Le Dr Rink s'était mis en possession, près de Godthaab, sur la côte occidentale du Groenland, d'une table à jouer aux dés trouvée en cet endroit sous un amas de bois flotté. La forme de cette table et surtout ses incrustations de perles en verre de Chine annonçaient qu'elle venait des environs de Port-Clarence, ville de l'Alaska, située dans le détroit de Behring. On ne voit que là des tables pareilles. Cette table, se dit Nansen, doit avoir été amenée au Groenland par un courant et doit avoir pris une voie qui passe entre le pôle et la Terre de François-Joseph.

La même voie doit avoir été suivie par du bois flotté provenant de la Sibérie et trouvé sur la côte orientale du Groënland. En effet l'expédition allemande 1869-1870 avait rencontré là, parmi 25 pièces de bois, 17 mélèzes de Sibérie, 5 pins du nord, 2 aulnes et un peuplier, essences de bois qui croissent tous en Sibérie. Ce bois venait évidemment de la Sibérie et devait avoir passé par le nord de la Terre de François-Joseph. Le courant du golfe du Mexique ne lui eût pas permis de passer par le sud de cet archipel et de celui du Spitzberg. Ce bois devait donc avoir traversé la mer glaciale à peu de distance du pôle. Et chaque année le bois arrivait sur la côte du Groenland avec tant de régularité qu'on devait admettre l'existence d'un courant régulier et qu'il devenait possible de calculer à peu près la durée du transport.

En 1888, Nansen accompagné de cinq de ses compatriotes traversa les glaciers du Groenland du golphe d'Umsvik à Goldthaab et parcourut un espace de 560 kilomètres tout en franchissant une montagne de 2720 mètres d'élévation. Il rapporta de ce voyage une nouvelle preuve à l'appui de sa théorie. Il recueillit de la poussière et du limon qu'il avait trouvés attachés à la glace charriée sur la côte orientale du Groënland et soumit ces matières à l'examen du géologue Törnebohm. Sans avoir connaissance des projets de Nansen, Törnebohm déclara que cette terre devait provenir d'un vaste terrain d'alluvion, comme la Sibérie. Dans cette terre on trouva des diatomées, c'est-à dire des algues à une seule cellule dont les parois consistaient en terre siliceuse. On connaît près de 2000 espèces de diatomées. Le professeur Charl trouva que celles de Nansen avaient une ressemblance frappante avec celles que l'expédition de Nordenskiöld autour de l'Asie avait rapportées du cap Wankarema, dans le voisinage du détroit de Behring. Ce fait attestait de nouveau une voie de communication directe entre la mer de Behring et le Groenland oriental.

Nansen réunit toutes les preuves qu'il avait pu recueillir et les exposa dans un discours qu'il fit à Christiania, en 1890, en présence de la société de géographie. Il déclara qu'à son avis la seule voie conduisant au pôle part du détroit de Behring et traverse la mer polaire. Il se dit prêt à tenter ce voyage. Il ajouta que la tâche principale qu'il s'imposerait n'était pas de trouver le point mathématique qui termine l'axe de notre globe, mais d'explorer le plus exactement possible les contrées voisines du pôle. Il dit que pour réaliser son plan, il lui fallait un vaisseau spécial capable de résister à la pression des glaces. Chose étonnante, on n'avait jusqu'alors, fit-il observer, prêté qu'une attention médiocre à la forme du navire. On prenait le premier vaisseau qui était à vendre, on cherchait à le fortifier un peu en doublant ses cloisons et l'on s'aventurait ainsi dans les glaces. Nansen avait, lui, le projet de construire un vaisseau qui, grâce à la forme spéciale, arrondie, de sa coque, serait soulevé par les glaces au lieu d'être écrasé.

L'idée de Nansen paraît bien simple de prime abord, mais l'exécution de son plan est d'autant plus difficile. Il est intéressant d'entendre les jugements portés sur le vaisseau de Nansen par les membres les plus distingués de la société de géographie de Londres au moment où l'on s'occupait du voyage projeté, au mois de novembre 1892.

L'amiral Mac Clintock qui avait parcouru plusieurs fois les mers du nord de l'Amérique, de 1851 à 1859, pour rechercher les restes de Franklin, affirmait que le vaisseau imaginé par Nansen serait écrasé dès qu'il se livrerait aux glaces polaires. L'amiral Narès qui, avec Markham, avait pénétré jusqu'au nord du Grant-Land, en 1875, prétendait que dès qu'un vaisseau était pris par les glaces, sa forme n'avait plus aucune importance. Le célèbre botaniste J. Hooker disait que, quelle que soit sa forme, tout vaisseau pris par les glaces et étreint par les isebergs et par les glaçons est voué à une perte certaine.

(A suivre.)

J. JECKER
curé à Moutier.

Un bruit de pas pressés lui fit tourner la tête. C'était Pierre qui arrivait, le visage irradié de bonheur en l'apercevant.

— Bonjour, ma Victorine. C'est moi, oui ! je reviens de la ville. Comme je suis content, justement, de te trouver là toute seule !... Peux-je m'asseoir auprès de toi, dis ?

La marquise s'aperçut qu'il dissimulait quelque chose dans sa main fermée. Lui, prenant son silence pour un acquiescement à sa demande, vint prendre place sur le viel arbre, mais en laissant toutefois un peu de distance entre eux.

Une fois encore, elle remarqua combien cet être simple et droit possédait un sentiment de délicatesse innée, chose si rare, même chez les plus civilisés par l'éducation. Cependant, elle ressentait un certain embarras, craignant qu'il ne vînt encore la presser de consentir à leur mariage. L'absurdité de cette situation la gênait, et si ce jeu la divertissait un peu de ses graves préoccupations, elle se faisait un véritable scrupule de le laisser se prolonger.

(La suite prochainement).

Soins à donner

après la plantation, aux arbres fruitiers

Naguère, sur l'invitation du préfet, les maires du district de Porrentruy s'occupaient des me-